

de petites gens possédant un petit pécule soient prêts à mourir pour leur fortune. Ils sont le mur qui résiste à la masse de ceux qui ne possèdent rien. La grande propriété ne peut être défendue avec succès que grâce à cette collaboration des petits propriétaires. Il faut d'autre part que les déshérités de l'ordre social aient toujours l'espoir de s'élever par leur travail au rang des privilégiés. Cette possibilité existe quand l'élite ouvrière peut passer dans les rangs des petits capitalistes. Cette possibilité fait-elle défaut, il manque à la société une soupape de sûreté automatique. Là où il n'existe pas de classe moyenne, la classe supérieure est menacée. Le sort des pays dans lesquels la grande propriété foncière dominait avant la guerre en est la preuve. Dans ces pays, la propriété privée n'a pu être sauvée depuis 1918 que par des réformes agraires comportant des confiscations radicales.

M. Bonn ajoute que le grand capital industriel, en dirigeant et en tolérant l'extermination des petits rentiers, a surtout extirpé les racines par lesquelles le capital plonge dans le terrain où s'élabore la culture de la nation. Dans la vie sociale des peuples, le rôle du capitalisme n'est pas seulement de satisfaire le mieux possible par la production aux besoins publics. Il doit créer consciemment de la richesse et des biens, grâce auxquels de nouvelles classes, devenues propriétaires d'installations industrielles productrices, prendront place aux côtés de ceux qui se sont attribué la possession du sol dont l'étendue est limitée. L'inflation, selon notre auteur, a été une lutte des producteurs industriels contre ces propriétaires industriels.

LOUIS CARIO.

FOLKLORE

Emile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berry*, paroles et musique, illustrations d'artistes berrichons, 5^e volume, Châteauroux, éditions du *Gargailou*, et Paris, Eugène Rey, in-8°. — P. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle*, Exposé V, Paris, E. Droz, in-8°. — Henrik Ibsen, *Œuvres complètes*, traduites par P.-G. La Chesnais, tome IV, Paris, Plon, in-8°. — Mémento.

Le cinquième volume des **Chansons populaires dans le Bas-Berry** (les illustrations sont simples et bonnes), qui termine, je crois, la série, contient les chansons dites *légères*,

mais les collecteurs, MM. Barbillat et Touraine, avertissent que ce mot a un sens bien relatif; en effet, il s'agit de chansons d'amour, d'aubades, de sérénades, de chansons facétieuses et diverses, à peu près inclassables, comme la chanson du *Ramoneur savoyard*, la *Bique*, la chanson de *Biron*, etc. Ici devaient se classer les chansons grivoises; mais les auteurs les ont soit supprimées, soit édulcorées, en vertu du principe suivant: « Il ne faut pas qu'un père ait à rougir devant ses grands fils d'avoir introduit dans sa maison le présent volume. » Il est évident que si, pour les publications de folklore, on doit s'occuper de l'opinion des coquebins et des rougeurs de monsieur leur père...

Page 184, je retrouve la note que la reproduction de ces chansons « populaires » est « interdite »; j'ai déjà dit, et je répète, que les chansons populaires ne sont pas la propriété du collecteur. Et je ne me gênerai sûrement pas, si je continue mon étude de la *Pernelle*, pour recopier le texte très intéressant des pages 145-146, où se retrouve au lieu de *pendre* le verbe *pendoler* auquel Doncieux attribuait la valeur d'un criterium d'origine... Pas plus que mon éditeur et moi ne poursuivrons ceux qui emprunteront des textes à mon tome II du *Folklore du Dauphiné*, où je publie 46 chansons, dont plusieurs inédites et très importantes.

A ce compte, en effet, quelqu'un que je verrais mal à son aise, ce serait M. Coirault qui, avec une patience admirable, continue sa comparaison des textes et mélodies populaires; et comment le ferait-il sans citer les textes, ni les mélodies? En renvoyant aux recueils? Mais alors chacun devrait avoir une bibliothèque aussi riche que celle de M. Coirault lui-même, ou, ses livres en main, contrôler ce qu'il dit dans des bibliothèques publiques. Ici aussi, comme en politique et en économie, trop nombreux sont de nos jours ceux qui marchent la tête en bas et défilent le bons sens.

En tout cas, dans le cinquième **Exposé** de ses **Recherches sur notre ancienne chanson traditionnelle**, M. Coirault commence par reprendre, sur de nouvelles bases, le problème de la définition des « vraies » chansons populaires en étudiant leurs modes de transmission et d'adaptation et en discutant la formule: « le peuple ne crée pas », ce qui lui donne l'occasion de faire une critique serrée de l'ouvrage

de Piguet, analysé ici, sur la *Pastourelle*. Puis vient l'illustration directe de la méthode d'analyse et de comparaison qu'il a élaborée peu à peu; il a pris pour exemples-types *La fille du roi Loys* et *Le Beau Dion*; *La Pernelle* et *La Belle au pied de la Tour*; *La Dame au miroir d'argent*, etc.

L'étude comparative de ces chansons épiques a naturellement conduit l'auteur à chercher leur rapport avec la ballade; le chapitre où il reprend ce problème est un excellent exposé de littérature comparée. Deux index détaillés rendent maniable ce gros volume de près de 700 pages et permettent les raccords aux quatre *Exposés* antérieurs. Sans être d'accord sur tous les points de détail avec M. Coirault (entre *La Pernelle*, par exemple, et *La Fille au pied de la Tour*, je vois plutôt un rapport de convergence qu'un rapport de filiation), j'affirme au lecteur que, malgré les méandres où se plaît la pensée de l'auteur, cet *Exposé V* constitue le meilleur traité de folklore littéraire et musical que nous ayons, traité auquel je ne trouve même rien de comparable dans les autres pays.

§

Le mécanisme des convergences, des transpositions et des éliminations de thèmes, autrement dit de la constitution de l'intrigue plus ou moins complexe, ne peut être reconstitué pour les chansons populaires que par des comparaisons minutieuses de textes et par des raisonnements analogiques. Il est donc très intéressant de comparer ce même mécanisme lorsqu'il est employé volontairement, et dans un but déterminé, par un auteur de génie. L'occasion de cette étude nous est fournie par le tome IV des **Œuvres complètes d'Ibsen**, traduites et commentées par P. G. La Chesnais, tome qui comprend *La Fête à Solhaug*, *Olaf Liljekrans* et *Les Guerriers à Helgeland*. Ces pièces datent de la période dite de Bergen, alors qu'Ibsen voulait, comme Björnson et d'autres, ressusciter la poésie nationale ancienne des sagas (chansons héroïques) conformément à la tendance romantique qui, dans l'Europe anglo-franco-germanique, a produit des œuvres nombreuses, de valeurs bien différentes, où du moins surnaissent celles qui étaient sincères, celles de Walter Scott